

Hébert; salon de 1865. Ce n'est qu'un tout petit paysage, un coin de taillis qu'éclairait un pâle soleil d'automne, et où rien autre qu'un banc de pierre ne fixe l'attention; mais, avec quel sentiment de la nature, avec quel charme poétique, avec quel art, en un mot, M. Hébert a su rendre ce simple motif! L'exposition de 1865 n'avait pas de paysages plus fins, plus délicats, plus séduisants. Mais laissons parler Théophile Gautier, qui, à propos de ce tableau exquis, a écrit un délicieux petit poème... en prose : « Tout au fond d'un parc, sur le bord d'une allée où ne passe personne, mais dont les amoureux connaissent les détours, s'allonge un vieux banc de pierre grise, que la mousse commence à envahir de ses plaques veloutées. On est aux premiers jours de l'automne; quelques feuilles rouillées jonchent le gazon entre les arbres, et le soleil déjà pâlit à l'approche de la branche en branche un rayon perdu qui sème des ronds lumineux dans l'herbe. Il y a dans ce lieu de la solitude, du silence, de l'oubli et de l'abandon, et le cœur se sent ému devant ce petit coin de parc négligé, désert, dont l'âme est partie et qui retourne doucement à l'état de nature. Le banc grisâtre, rongé, moussu, semble la pierre posée sur la fosse d'un amour défunt. Ce coin mystérieux, ce siège rustique ont vu longtemps venir, à une heure impatientement attendue, un couple furtif, la main dans la main, qui faisait lever, pour s'asseoir à sa place, « le clair de lune endormi sur le banc, » et causait, causait jusqu'au chant de l'alouette. Mais, on le sent, l'un des deux revient seul, de loin en loin, au banc de pierre, comme on va visiter une tombe, et, au lieu d'y jeter une fleur, il emporte un brin de mousse. Rêves envolés, illusions perdues, flammes éteintes, morceaux de la vie restés aux épinettes du chemin, séparations fatales ou volontaires, regards pleins d'amour à jamais fermés, beaux jours qui ne reviendront pas : tout ce travail douloureux du temps se trouve exprimé dans cette page grande comme les deux mains. L'artiste a chanté là, sous une forme modeste, mais avec une mélancolie pénétrante, sa tristesse d'Olympio. La note est si vraie, si juste, si intime, que chacun met sur ce banc la propre histoire de son cœur. » L'auteur de la *Malraia*, du *Baiser de Judas*, etc., a déployé dans ce tableau les qualités poétiques qu'on lui connaissait; de plus, il s'est révélé paysagiste d'un talent très-remarquable.

BANCA s. m. (ban-ka). Bot. Palmier des Philippines, qui ressemble au datier.

BANCA ou **BANKA**, île de l'Océanie, dans la Malaisie, à l'E. de Sumatra, dont elle est séparée par le détroit de Banca, dans les îles de la Sonde; 47,583 hab.; cap. Minton; cette île appartient aux Hollandais depuis 1816; les Anglais, qui la possédaient depuis 1812, l'avaient reçue du sultan de Palembang. Riches mines d'étain.

BANCAGE s. m. (ban-ka-je — rad. ban). Féod. Usité dans cette locution :

Droit de bancage, Nom donné au droit de banvin en Touraine. V. **BANVIN**.

BANCAL, ALE adj. (ban-kal, a-le — de l'allem. *bein*, jambe, étym. douteuse, qui n'explique qu'en partie le sens du mot). Qui a une jambe ou les jambes tortues : *Il est bancal. Elle est née bancale. Il n'a que des enfants bancals. Il était laid, bancal, et déjà même assez vieux.* (Marmontel.) *Il est tortu, en parlant des jambes : Il a les deux jambes bancales.*

— Par anal. en parlant des choses, Qui a les pieds tortus ou inégaux :

Alambics contournés en spirales bizarres. Vieux manuscrits épars sur un fauteuil bancal. — **TR. GAUTIER.**

— Substantiv. Personne bancale : *Un bancal. Une bancale. Des bancals.*

BANCAL s. m. (ban-kal — rad. bancal, adj.). Sabre recourbé, se dit par allusion aux jambes d'un bancal : *Les gendarmes sont armés de bancals.*

BANCAL (Catherine Brugnière, femme), un des auteurs de l'assassinat commis à Rodez, le 19 mars 1817, sur la personne de Fualdès. Elle fut condamnée à mort; mais, en raison de la sincérité de ses aveux, sa peine fut commuée en celle de la détention perpétuelle. Elle est morte en 1845, dans une maison centrale du département de l'Hérault. V. **FUALDÈS**.

BANCAL DES ISSARTS (Jean-Henri), conventionnel, né en Auvergne en 1750, était notaire à Clermont-Ferrand lorsque la Révolution vint à éclater. En 1792, le Puy-de-Dôme l'envoya à la Convention nationale, où il vota généralement avec la plaine. Il se trouva au nombre des commissaires que Dumouriez livra aux Autrichiens, fut échangé, ainsi que ses collègues, contre la fille de Louis XVI, en vertu du traité de Bâle (1795) et siégea au conseil des Cinq-Cents. En 1797, il se retira à Clermont, où il mourut en 1826. Il était depuis longtemps tombé dans une dévotion très-ardente, et il apprenait l'hébreu pour pouvoir lire la Bible dans le texte. Il avait été longtemps en correspondance avec Mme Roland. Cette correspondance, retrouvée dans ses papiers, a été publiée en 1835 sous le titre suivant : *Lettres autographes de madame Roland adressées à Banca des Issarts*, avec une introduction de M. Sainte-Beuve.

BANCASSE s. f. (ban-ka-se — rad. banc).

Mar. Banc servant à la fois de coffre, de siège et de lit, et qui était surtout en usage sur les galères.

BANCANUS. V. **BANK-BAN**.

BANCEL (Louis), dominicain et théologien, né à Valence (Dauphiné), mort en 1685. Il remplit avec éclat la chaire de théologie d'Avignon. Outre divers traités et commentaires sur les doctrines de saint Thomas, il a laissé en manuscrit un *Traité de la Chasteté* et un *Traité de la vérité de la seule religion catholique romaine*, conservés dans le couvent de son ordre à Avignon.

BANCEL (de la Drôme), homme politique, né à Valence (Drôme) en 1823, publia, en 1848, un *Essai sur le crédit hypothécaire*, qui fut remarqué. Nommé représentant du peuple à l'Assemblée législative (1849), il siégea à la nouvelle Montagne, lutta énergiquement contre la réaction royaliste et la politique napoléonienne, et il développait dans les polémiques passionnées de ce temps un beau talent de tribune, lorsque le coup d'Etat du 2 décembre l'exila à Bruxelles, où il professa avec quelque éclat dans l'université libre. Lors des deux élections complémentaires de 1864, à Paris, il fut présenté comme candidat, mais ne put faire admettre par l'autorité son serment, qu'il avait envoyé par dépêche télégraphique. Il poursuivit judiciairement le préfet de police, mais sans obtenir aucun résultat.

BANCELLE s. f. (ban-sè-le — dim. de banc). Antref. Banc long et étroit : *Une heure après, messieurs les chasseurs du roi se pressèrent sur des BANCELLES, autour de la grande table de cuisine.* (Gér. de Nerv.)

BANCHE s. f. (ban-che). Géol. Nom donné à des bancs de marne argileuse qui, mouillés par intervalle par les eaux de la mer, blanchissent au contact de l'air, se dessèchent et prennent la consistance de la pierre.

— Mar. Ecueil formé d'un banc de roches tendres et unies, non loin des côtes et près de la surface des eaux, sans être à découvert.

— Constr. Chacun des grands côtés de la caisse ou moule qui sert à construire les murs en pisé : *Les BANCHES ont ordinairement trois mètres de long : elles se composent d'un assemblage de planches de sapin bien jointes et maintenues en dehors par quatre traverses appelées pare-feuilles; une anse de fer, dite manette, est clouée à la partie supérieure de chaque BANCHE, pour aider à la manœuvre.*

BANCHE s. m. (ban-che). Entom. Genre d'insectes hyménoptères, de la famille des ichneumonides, dont quelques espèces habitent l'Europe. La plus commune est la banche chasseur.

BANCHÉE s. f. (ban-ché — rad. banche). Constr. Portion de mur en pisé que l'on fait en remplissant le moule dans toute sa hauteur : *On procède par BANCHÉES successives, soit latéralement, soit en les superposant les unes aux autres.*

BANCHEREAU (Richemond), jurisconsulte et auteur dramatique, né à Saumur, vivait dans le XVIII^e siècle. Il a composé quelques tragi-comédies, entre autres : *L'Espérance glorieuse ou l'Amour et justice* (1632); *les Passions égarées ou le Roman du temps* (1632).

BANCHERO (Angelo), peintre italien, né à Sestri (Etat de Gènes) vers 1744, mort en 1793. Il peignit, pour différentes églises de Gènes, des tableaux d'un bon style et d'une grande harmonie de couleur. On cite surtout son portrait du cardinal Doria.

BANCHI (Séraphin), dominicain, né à Florence, mort à Paris en 1822. Il dénonça, en 1593, le projet de Barrière d'assassiner Henri IV, et refusa l'évêché d'Angoulême. Outre divers écrits de piété, il a donné les deux factums suivants : *Apologie contre les jugements téméraires de ceux qui ont pensé servir la religion en faisant assassiner le roi de France* (1596); *Histoire prodigieuse d'un détestable parricide entrepris sur la personne du roi, et comme il en fut miraculeusement garanti* (1598).

BANCHIERI (Adrien), compositeur et théoricien, né, suivant toutes probabilités, à Bologne, en 1567, mort en 1634, suivant Mazzuchelli. D'abord organiste de Sainte-Marie-in-Régola, à Imola, il se fit moine olivétain et remplit les fonctions d'organiste au couvent de Saint-Michel-in-Bosco, près de Bologne. Les compositions religieuses et profanes de Banchieri se distinguent par la pureté du style, et ses ouvrages théoriques dénotent une profonde instruction.

BANCHE (Pierre van der), graveur au burin, né à Paris en 1649, eut pour maître F. de Poilly. Après avoir travaillé quelque temps à Paris, il se rendit à Londres, où il exécuta un assez grand nombre d'estampes d'après des artistes anglais, et où il mourut en 1697. Ses principaux ouvrages sont : la *Vierge et Jésus au jardin des Oliviers*, d'après Séb. Bourdon; le *Triomphe de Charles II*, d'après A. Veciro; le portrait de Charles II, d'après Henri Gascard; celui de W. Temple, d'après P. van der Paes; celui de James Smith, d'après W. Faithorne; ceux de G. Kneller, du Comte d'Argyle, de G. Mackenzie, de Sam. Wood, de la princesse Mary, de la princesse Anne, etc.

BANCK (Laurent), savant jurisconsulte sué-

dois, né à Norkoping, mort en 1662. Il était professeur à l'université de Franeker, et il a laissé des traités estimés sur les privilèges des nobles, les duels, et sur diverses questions de jurisprudence, de droit ecclésiastique et de politique.

BANCK (John van der), peintre et graveur au burin, fils de Pierre Banck, né en Angleterre vers 1690, travaillait à Londres et y mourut en 1739. Son estampe la plus connue est un portrait de l'amiral Tromp, signé *J. de Banck pinxit*.

BANCK (Charles), compositeur allemand, né à Magdebourg en 1804. Il prit, à Dessau, des leçons d'harmonie et de composition sous la direction des frères Schneider, puis partit pour l'Italie en compagnie du poète C. Alexander, son ami. Après un séjour de deux ans, il revint en Allemagne, se fixa à Dresde et rédigea les articles de critique musicale dans le journal de cette ville. Ses chansons et lieder, malheureusement inconnus hors de l'Allemagne, sont empreints d'un sentiment vrai et d'une poésie originale.

BANKSIE s. f. Bot. Orthographe vicieuse du mot *banksie*.

BANCLOCHE ou **BANCLOQUE** s. f. (ban-klo-che, ban-klo-ke — rad. *ban* et *cloche*). Antref. Cloche du beffroi du seigneur, qui servait à donner toute espèce de signaux, d'avertissements, de bans. *Beffroi. Il Tocsin.*

BANCO adj. inv. (ban-ko; — de l'ital. *banco*, banque). Comm. Qualification donnée aux valeurs invariables des banques, par opposition aux valeurs courantes qui varient suivant les fluctuations du change : *Deux cents florins BANCO. Le florin BANCO est invariable, au lieu que le florin courant ou de change ne l'est pas.* (Aud.) *L'oncle Variaz, tout à ses fourrures, ne veillait plus aux mares BANCO.* (Balz.) *La banque de Hambourg fait des avances sur dépôt de lingots d'argent, moyennant un schelling BANCO par marc d'argent fin, pour chaque période de trois mois.* (V. Block.)

— Jeux. Au lansquenet, et aux autres jeux de hasard qui en dérivent, *faire BANCO*, Tenir la banque, c'est-à-dire jouer seul contre tous. On dit plus ordinairement *FAIRE* ou *TENIR LA BANQUE*.

— Encycl. La monnaie *banco* ou de banque fut imaginée par les commerçants du moyen âge, afin d'échapper aux inconvénients du faux monnayage officiel. Cette monnaie était imaginaire, mais elle n'en avait pas moins une valeur déterminée et invariable. En effet, elle représentait un poids convenu d'or ou d'argent, à un titre également convenu, et servait de type pour évaluer les monnaies courantes. Lors donc qu'à une monnaie réelle ou à une monnaie de compte on ajoutait qu'elle était *banco*, cela signifiait que la valeur de cette monnaie n'était pas celle qu'elle avait dans le langage ordinaire, mais bien celle que la banque lui avait assignée. La distinction de la monnaie *banco* et de la monnaie courante, donnant parfois lieu à des embarras et à des complications de plusieurs genres, a été abandonnée de nos jours par le commerce de presque tous les pays. Cependant on se sert encore à Hambourg d'un *marc banco*, divisé en 16 schellings de 16 pennings, et qui vaut 1 fr. 87, tandis que le marc courant ne vaut que 1 fr. 53. En Russie, il y a aussi un *rouble banco*, appelé également *rouble papier* ou *assignat de banque*, qui vaut environ quatre fois moins que le rouble argent.

BANCO, personnage historique et l'un des héros de *Macbeth*, tragédie de Shakspeare. V. **BANQUO**.

BANOCRATE s. m. (ban-ko-kra-te — rad. *bancocratie*). Néol. Partisan de la bancocratie.

BANOCRATIE s. f. (ban-ko-kra-si, — de l'ital. *banco*, banque, et du gr. *kraatos*, puissance). Néol. Autorité, influence et tyrannie de la banque : *La BANOCRATIE menace les mœurs et les libertés.* (Proudh.) *Sous une forme monarchique, l'essence du gouvernement de Juillet était la BANOCRATIE.* (Proudh.) *On fait des révolutions contre les monarchies, n'en fera-t-on jamais contre la BANOCRATIE?* (E. de Gir.)

BANOCRATIQUE adj. (ban-ko-kra-ti-ke — rad. *bancocratie*). Néol. Qui rapport à la bancocratie ou aux bancocrates : *Le but de ces fédérations particulières est de soustraire les citoyens des Etats contractants à l'exploitation capitaliste et BANOCRATIQUE.* (Proudh.) *Il serait plus que temps de débarrasser le pays du régime BANOCRATIQUE qui le ruine.* (Proudh.)

BANCOR ou **BANCHOR**, célèbre monastère d'Irlande, fondé vers le VI^e siècle, rebâti au XI^e siècle et dont il n'existe plus rien.

BANCOUL s. m. (ban-koul). Bot. Fruit du bancoulier, appelé aussi *noix de bancoul*. *On écrit également BANCOULE.*

BANCOULIER s. m. (ban-kou-lié — rad. *bancoul*). Bot. Genre de plantes de la famille des euphorbiacées. Syn. d'*aleurite*.

BANCQ s. m. (bank). Usité seulement dans l'ancienne locution *Bancq franc*, temps de franchise pendant lequel le débiteur était insaisissable dans sa personne et dans ses biens, et pouvait librement vaquer à ses affaires et à son commerce.

BANQUIER V. **BANQUIER**.

BANCROCHE adj. (ban-kro-che — de l'allem. *bein*, jambe, et de *croche*, crochu; ou, d'après d'autres, de *bancloche*). Qui a les jambes tortues : *Une vieille femme BANCROCHE et édentée.* (Balz.)

— Par ext. en parlant des choses, Tortu, Contourné : *Un alphabet en petites capitales étiées, obèses ou BANCROCHES, d'une rianté difformité.* (Ch. Nod.)

— Substantiv. Homme ou femme bancroche : *Un BANCROCHE. Une BANCROCHE.*

BANCROFT (Richard), théologien anglais, archevêque de Cantorbéry, né vers 1544, mort en 1610. Il défendit avec beaucoup d'énergie l'Eglise anglicane contre les puritains. Il a laissé des traités fort estimés en leur temps.

BANCROFT (Edouard), naturaliste anglais, vivait dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Il séjourna longtemps en Amérique, et publia, à son retour : *Essai sur l'histoire naturelle de la Guyane* (Londres, 1769), ainsi que plusieurs autres ouvrages justement estimés.

BANCROFT (George), historien et homme d'Etat américain, né à Worcester, Etat de Massachusetts, le 3 octobre 1800. Les leçons de son père, le révérend Aaron Bancroft, du clergé de Massachusetts, développèrent de bonne heure le caractère grave, humain et religieux qu'il conserva toujours. Il fit ses études au collège de Harvard et il les termina, en 1817, d'une façon si brillante que, grâce à l'intervention d'Everett, il put aller compléter, aux frais de l'Etat, son éducation en Europe. Arrivé en Allemagne, il resta deux ans à Göttingue, où il apprit l'allemand avec Berkebeck, le français et l'italien avec Artaud et Bunsen, les langues orientales et l'interprétation des Ecritures avec Eichhorn, l'histoire avec Planck et Heeren, les sciences naturelles avec Blumenbach, et la littérature grecque et latine avec Dissen, grand admirateur de Platon. Après avoir reçu le grade de docteur en philosophie (1820), il se rendit à Berlin, où il reçut les leçons et vécut dans l'intimité de Wolf, le célèbre éditeur d'Homère, de Schliermacher, de Hegel, de Humboldt. En 1821, il parcourut une partie de l'Europe. A Paris, il se lia avec Cousin et Benjamin Constant; à Milan, avec Manzoni; à Rome, avec le chevalier Bunsen et Niebuhr.

De retour aux Etats-Unis, en 1822, il fut aussitôt appelé à professer la littérature grecque au collège d'Harvard; mais peu satisfait des méthodes pédagogiques qui y étaient employées, il quitta sa chaire dès l'année suivante et résolut de réformer le système d'éducation américaine. Dans ce but, il fonda à Northampton une école, appelée *Round-Hill-School*, qu'il organisa d'après le système des universités d'Europe, et où il s'entoura de professeurs allemands distingués. Tout en dirigeant cette laborieuse entreprise, il collaborait à divers recueils littéraires et publiait, en 1823, sous le titre de *Poems*, un recueil de poésies, dans lesquelles il retrace, en un langage aussi pur que brillant, les impressions laissées dans son esprit par les merveilles naturelles de la Suisse et par la grandeur des ruines de l'Italie. De 1824 à 1825, il fit paraître une traduction des *Traité historiques* d'Heeren et il commença à s'occuper, dès cette époque, de rassembler les matériaux nécessaires à sa grande *Histoire des Etats-Unis*. Les difficultés de tout genre et les oppositions contre lesquelles il lui fallut lutter pour mener à bien sa réforme pédagogique finirent par le lasser. Il quitta *Round-Hill-School* pour aller habiter Springfield, en 1826; et, tournant alors vers les questions politiques toute l'activité de sa vive intelligence, il prit place dans les rangs du parti démocratique.

C'est en 1826 qu'il fit le premier pas dans la carrière politique, en prononçant, devant les citoyens de Northampton, un discours dans lequel il posa carrément ses opinions et exalta le suffrage universel et la démocratie sans compromis. En 1830, il fut élu, à son insu, membre de la cour générale de Massachusetts; mais il refusa d'accepter ce siège et il agit de même, l'année suivante, pour celui de sénateur de l'Etat.

Sa belle *Histoire des Etats-Unis*, depuis la découverte de l'Amérique jusqu'à nos jours, parut à Boston, en 1834, et classa aussitôt M. Bancroft au premier rang des écrivains de son pays. Le président Van Buren l'appela, en 1838, au poste de receveur des finances à Boston. L'intelligence et la vigueur avec lesquelles il remplit ces délicates fonctions lui valurent les éloges publics, même de ses ennemis politiques. A cette époque, il prononçait fréquemment des discours publics, poursuivait, avec plus d'activité que jamais, ses travaux littéraires, et prenait une part active au mouvement philosophique créé par quelques-uns des esprits les plus cultivés de Boston, l'Atènes du nouveau monde, et qui fut connu plus tard sous le nom bizarre de *transcendentalisme*. Porté en 1844, par le parti démocratique, comme candidat à la charge de gouverneur de l'Etat de Massachusetts, il ne fut point élu; mais jamais aucun candidat démocrate n'avait réuni dans cet Etat un aussi grand nombre de voix. Lorsque Polk fut nommé président des Etats-Unis, il appela Bancroft à faire partie du pouvoir et le nomma, en 1845, ministre de la marine. Celui-ci signala sa